

ILLUSTRATION

LA GARDE DU DRAPEAU
D'après un croquis de SCOTT, 1914.



L'ALBUM DE LA GUERRE
IV. — LA GUERRE DE TRANCHÉES
A L'INTÉRIEUR. LA VIE REPREND



LA « MARSEILLAISE » A L'OPÉRA-COMIQUE, LE 6 DÉCEMBRE 1914
Dessin de G. SCOTT.

Le 10 novembre, le général Foch a pu dire qu'après trois mois de campagne les Allemands avaient abouti à une « douloureuse impuissance à l'Ouest ». Le pays se rend compte que l'Allemagne a été incapable de s'adjudger la victoire dans le moment même où elle joignait le bénéfice de la surprise à l'écrasante supériorité des moyens. Déterminé et confiant, il se dispose à *tenir*. Paris, qui avait rassemblé son énergie silencieuse aux heures inquiétantes, retrouve son besoin d'animation. Le 6 décembre, les

théâtres parisiens rouvrent leurs portes. A l'Opéra-Comique, après une interprétation du *Chant du départ* qui clôturait le spectacle, M^{lle} Marthe Chenal chanta la *Marseillaise* d'une voix émouvante. Coiffée du large ruban d'Alsace, les bras ouverts, elle déployait un drapeau. Au milieu de nos trois couleurs, elle apparut comme une incarnation prophétique de la victoire. Et l'Hymne national, à cette heure, au milieu de cet appareil, prenait l'ampleur d'un défi jeté à l'agresseur.



LE POILU

Dessin de GEORGES SCOTT.

En nous imposant la guerre de position, sous la pression des circonstances et du sentiment de leur « impuissance », les Allemands ont voulu évidemment s'assurer la liberté de leurs mouvements à l'Est. Ils avaient sans doute aussi escompté de notre part une lassitude que les caractéristiques du tempérament français rendaient vraisemblable à quiconque, comme l'écrit M. Victor Giraud, oubliait la plasticité de notre race et la présence en majorité dans nos armées de cet élément paysan obstiné, endurant et stoïque, tenace et laborieux, à qui l'existence cruelle des tranchées restituait néanmoins la satisfaction obscure de manier encore la terre maternelle. En face du « peuple de pionniers », célébré avec orgueil par les gazettes d'outre-Rhin, le peuple de la *Juria* et des charges à l'arme blanche, dans la boue glacée, sous les frimas, eut à cœur de rivaliser de patience courageuse avec ceux qui avaient sans doute mis son impa-

tience parmi leurs chances de succès. A l'aube grise de l'hiver de 1915, on ne lit au cœur de nos soldats qu'une foi ardente et presque religieuse en la victoire future comme en la sainteté morale de notre cause. « Tu diras à notre fils, quand il sera grand, que son père est mort pour lui ou tout au moins pour une cause qui doit lui servir à lui et à toutes les générations à venir », écrivait à sa femme un homme du peuple, un cuisinier, la veille de l'attaque où il devait périr ! Le Poilu, qui est souvent imberbe et qui sera volontiers glabre plus tard, le Poilu qui s'est donné et qui gardera, dans l'histoire, ce titre inélégant, expressif et brutal — le Poilu est hirsute, débraillé. Il grogne souvent. Il est indépendant, gouaillier, frondeur, actif, moins militaire que guerrier d'instinct. Sa tenue est variée, pittoresque, épique. Tous les étrangers qui le verront à l'œuvre auront pour lui cette admiration émue que lui portent ses chefs.

LE GRAND CHEF

181



Avec cette simplicité naturelle dont il ne se départit jamais, le général Joffre vient de déjeuner sur « le pouce » dans la cour d'une maison forestière. Il ne s'est même pas assis. Il est le premier prêt à repartir.



Phot. S. d'A.

Dans le rang, une main bandée a attiré son regard. Il s'arrête; il interroge. Avec sa moustache blanche et sa bonté familière, il est tout de suite devenu le « grand-père », et dans ce mot le trouper, qui l'aime, met autant de respect que d'affection.

182

LE « ROI-CAMARADE »



ALBERT I^{er} DANS LES TRANCHÉES D'AVECAPELLE

Comme le Français est le « Poilu », l'Anglais le « Tommy », les Belges sont les « Jasses ». Ils détestent la guerre et se battent comme leurs ancêtres à Courtrai. Il ne suffit pas à leur roi d'être le roi-soldat. Il est aussi le roi-camarade. On le vit arriver un matin, dans le brouillard du petit jour,

aux positions d'Avecapelle entre Pervyse et Furnes. Il assista au premier déjeuner des hommes, qui avaient souffert du froid et le lui dirent. Le jour même, la reine Elisabeth consacrait un million de sa cassette personnelle à munir chaque soldat belge d'une couverture.

L'ILLUSTRATION



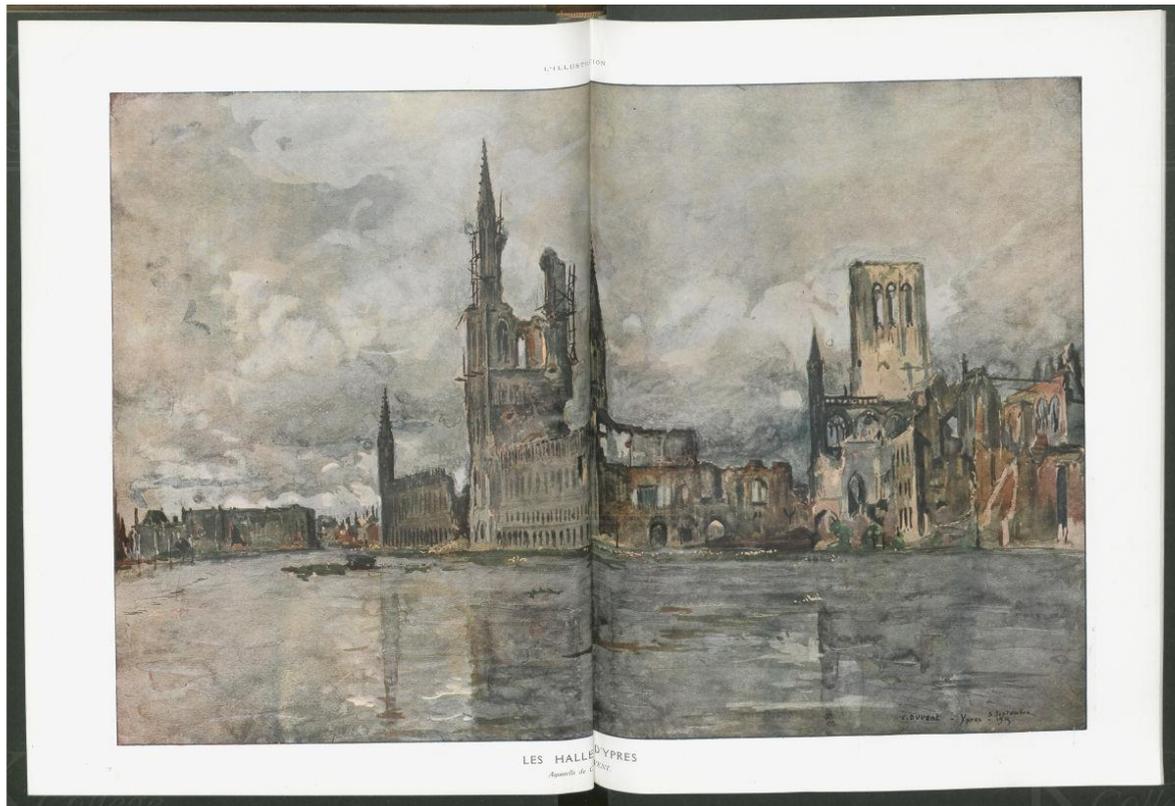
A la cantine : ballade sentimentale.



La corvée de quartier.

AU CAMP DES PRISONNIERS ALLEMANDS DE DINAN

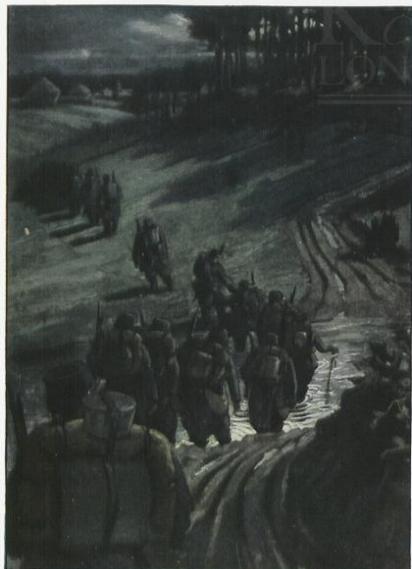
Dessins aux crayons de couleurs, par MAURICE ORANGE.



L'ILLUSTRATION



Tranchées de Noulette : la fusée éclairante.



Le chemin de la tranchée : un gué.



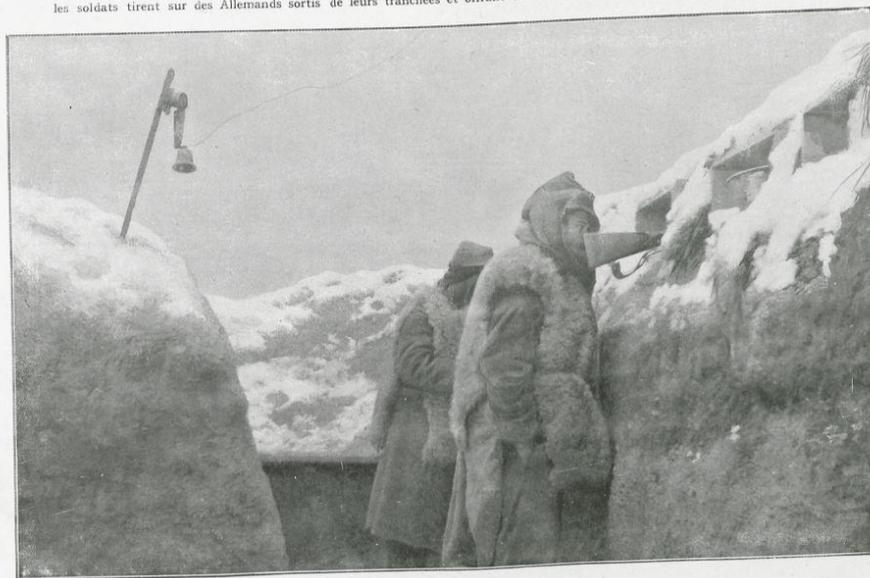
La « cagna » du commandant

DANS LA TRANCHÉE

187



Un petit poste avancé dans le Pas-de-Calais, tenu par une section d'infanterie de réserve :
les soldats tirent sur des Allemands sortis de leurs tranchées et offrant des buts bien visibles sur la neige tombée la veille.



La sonnette d'alarme

Reliée au réseau de fils de fer barbelés ou à quelque autre défense improvisée devant notre ligne, cette sonnette, empruntée à la grille d'entrée d'une propriété voisine, signalera par son tintement les tentatives que pourrait faire l'ennemi, pour surprendre nos sentinelles, à la faveur de la nuit.

188

EN FORÊT D'ARGONNE



Passage dangereux à travers une clairière : il est sage de se défilier rapidement en pliant les épaules et les jarrets.



A deux cents mètres des tranchées allemandes : la première ligne ennemie touche à la corne du bois que l'on distingue sur la gauche, au delà des fils de fer barbelés ; le factionnaire qui la surveille est protégé, par des plaques de blindage, des balles qui pourraient lui venir de cette direction. Au-dessus de sa tête, un arbre a été brisé par un éclat d'obus.

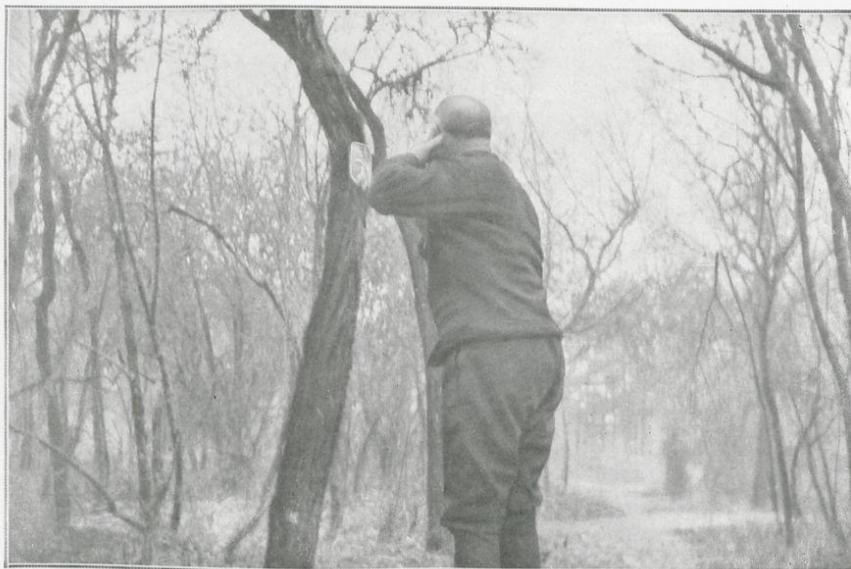
EN RECONNAISSANCE



LA RENCONTRE EN FORÊT DE DEUX PATROUILLES FRANÇAISES

190

LA VIE EN CAMPAGNE



Un colonel, la tunique bas, fait sa barbe, en plein bois, devant un miroir de poche fixé au tronc d'un arbre.



Une section, qui vient d'être relevée, quitte les premières lignes pour aller au repos.

LA VIE EN CAMPAGNE

191



Une rue de Souain, le 21 décembre 1914, à 8 h. $\frac{1}{2}$ du matin : les hommes prennent le café avant d'aller se battre ; dans une heure, ils seront au feu.



Le poste de secours de Souain, le même jour, dans l'après-midi : des blessés sont déjà « descendus » pour recevoir les premiers soins et attendre leur évacuation sur les ambulances.



Le poste de secours n'est pas un asile sûr : un 105 a éclaté dans une chambre.

23

192

LA VIE EN CAMPAGNE



LES GUETTEURS

Phot. R. T. Pictet.

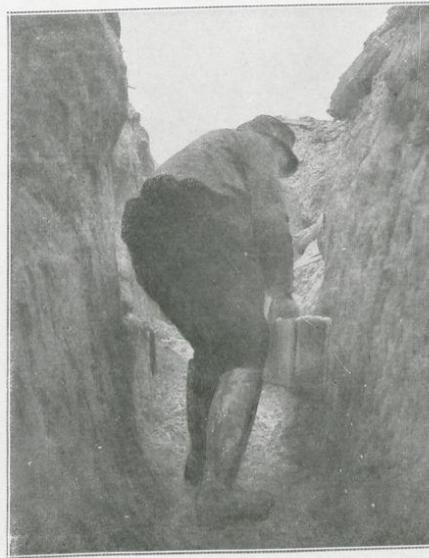
Un poste d'observation pour la surveillance des mouvements de l'ennemi dans le clocher détruit d'un village.



Une échelle à coulisse qui permet aux artilleurs le réglage efficace de leur tir ; la ramure de l'arbre où elle est appuyée la dissimule aux guetteurs ennemis.



Cette cheminée éventrée, dans les Flandres, forme un poste d'observation parfait.



Dans la tranchée, l'observateur se sert du périscope : cet artilleur, son appareil à la main, se rend à son poste en se courbant pour éviter les balles.

Ces points élevés, ingénieusement choisis, n'offrent pas toujours une sécurité entière ; le périlleux service d'observation a coûté la vie à plus d'un guetteur !

194

LA VIE EN CAMPAGNE



A la faveur d'une accalmie, la soupe est portée dans les tranchées.



On la mange le plus souvent debout et à la hâte, le fusil à portée de la main.

L'HOMMAGE AUX BRAVES

195



LA PROMENADE DU BLESSÉ. — Dessin de LUCIEN JONAS.

A la longue, sans doute, on avait fini non par se blaser, mais par avoir une sensibilité moins aiguë, moins portée aux démonstrations extérieures. L'émotion, toujours vive, et la pitié se laissaient deviner derrière l'immobilité et le silence. Mais dans les premiers mois de la guerre, voici ce que l'on a pu voir : un blessé passe, un bras en écharpe, un épais bandeau sur les yeux. Les pas du convalescent hésitent et le bras maternel doit les guider. Il porte la tête haute avec une fierté légitime d'être revenu du champ de bataille, couvert de gloire, sur l'esplanade où il a joué

enfant. Devant lui, les promeneurs s'arrêtent et se découvrent. Les enfants ont appris des parents ou du maître d'école le grand exemple qu'incarnent ces aînés. Celui-ci, timide, a retiré gentiment son chapeau. Un autre, crânement, dessine un beau salut militaire presque aussi correct, en somme, que celui du vieil invalide qui s'est mis au port d'armes devant son cadet. Et la mère, dans cette atmosphère recueillie et admirative, toute remuée, regarde son fils avec une fierté tendre.

23*



148

MATINALES

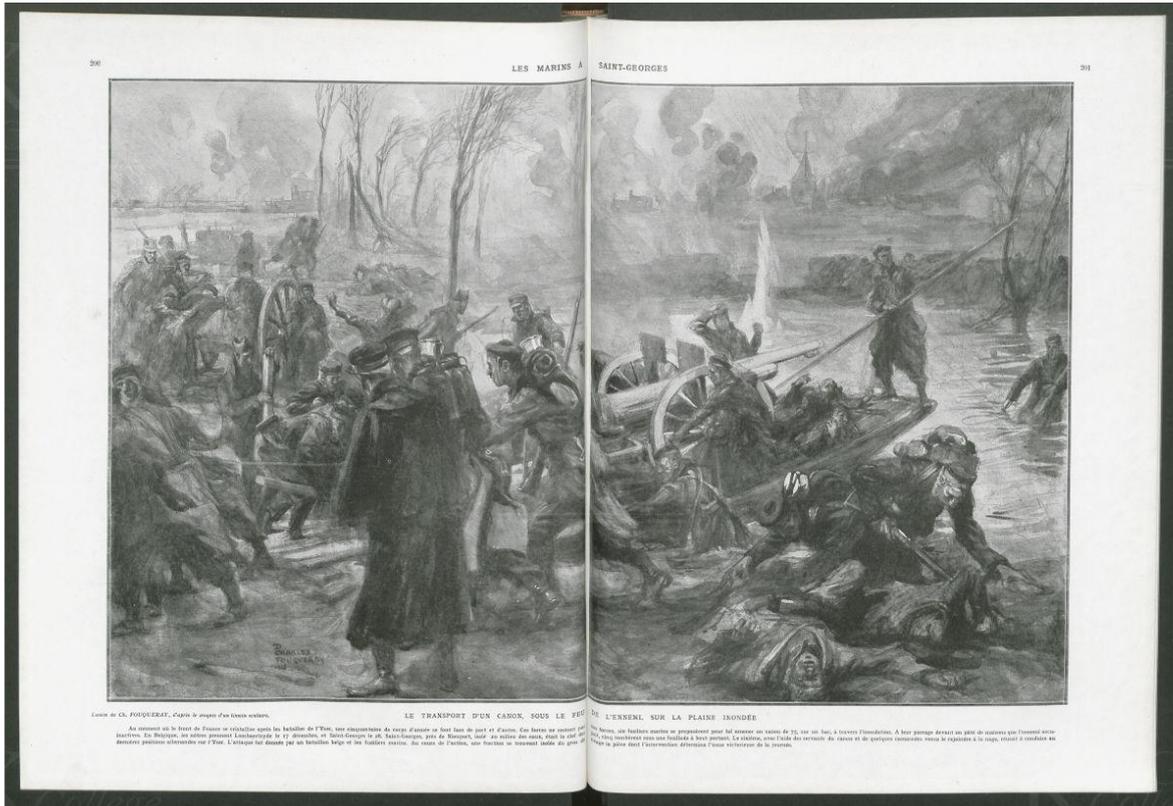


LE DEPART POUR L'AMBULANCE AU PETIT JOUR

Dessin de L. SABATTIER.

Dans l'aube indécise, lente à percer les longues nuits de l'hiver, on rencontrait des femmes d'une élégance discrète qui allaient d'un pas menu et rapide par les rues désertes de Paris. Sous le voile qui entourait leur visage aux traits tirés par la fatigue de la veille ou tendus par l'effort du réveil prématuré, on distinguait des cheveux blancs, des boucles blondes, des boucles brunes. Mères, jeunes femmes ou jeunes filles, les unes rentraient de leur garde de nuit au chevet des blessés, les autres allaient assurer dans les ambulances la « relève » de celles-ci. Naguère, aux mêmes heures, elles revenaient du tal ! Le sentiment d'un doux devoir accompli, ou la hâte d'apporter un soulagement au blessé que la lumière

du jour va rappeler à ses souffrances, les défend contre la fatigue. Mais presque toutes ont là-bas, où l'on meurt, un fils, un époux, un fiancé. Et chacune songe en faisant sa route. Chacune porte silencieusement sa croix et saura néanmoins sourire avec la force d'âme et la volonté patriotiques qui furent communes à toutes les femmes françaises de la guerre. Un jour d'octobre, près de quatre ans plus tard, en 1918, publiant à l'usage des Allemands défaillants un nouveau décalogue, un journal de Cologne écrivit : « Exemple prendras sur la volonté de vaincre et sur l'abnégation des épouses et des mères françaises qui ont souffert pendant quatre longues années pour l'amour de leur pays. »



202

DES DEUX COTÉS DU FRONT



Lanciers indiens dans une ferme du Nord de la France.



Soldats saxons photographés dans leur tranchée, de la tranchée française distante de quinze mètres.
A gauche, dépassant le sol de la moitié du buste, l'officier qui les commandait.

LA VIERGE DORÉE D'ALBERT

203



Épargnée jusqu'au 20 octobre dans la destruction systématique de la ville d'Albert, peut-être, comme on l'a dit, parce qu'un espion de l'ennemi en utilisant le clocher, la basilique de N.-D.-de-Brebières reçut des obus à partir de novembre 1914. La grande effigie dorée de la Vierge présentant l'Enfant Jésus, qui couronnait l'édifice, demeura un certain temps sans être atteinte. Un jour, un projectile en frappa le socle, tordit l'armature qui la supportait et la renversa en angle droit au-dessus du vide.

25

204

LES COMBATS DEVANT SOISSONS



Soissons est soumis comme Albert à un bombardement intense : à l'intérieur de la cathédrale, les piliers écroulés jonchent le sol.



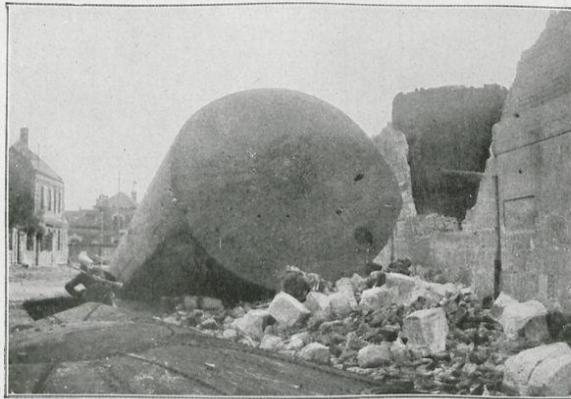
Une maison éventrée par un obus.



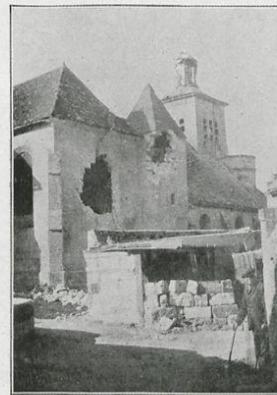
La cour du Palais de Justice incendié.



L'intérieur du Palais de Justice.



Les ruines de la distillerie de Vauxrot, entre Soissons et Cuffes.



L'église de Crouy.

Maunoury, en position sur la rive droite de l'Aisne, avait attaqué le 8 janvier pour dégager la ville.
Le 12, une crue de l'Aisne emportait les ponts de Venizel et de Missy, nous mettant dans une position difficile devant l'ennemi renforcé.
Le 14 et le 15, nous devions nous replier sous le feu des Allemands, qui entraient à Crouy.

SOISSONS



La Caserne de Soissons (ancienne Abbaye).



Le Pont sur l'Aisne.

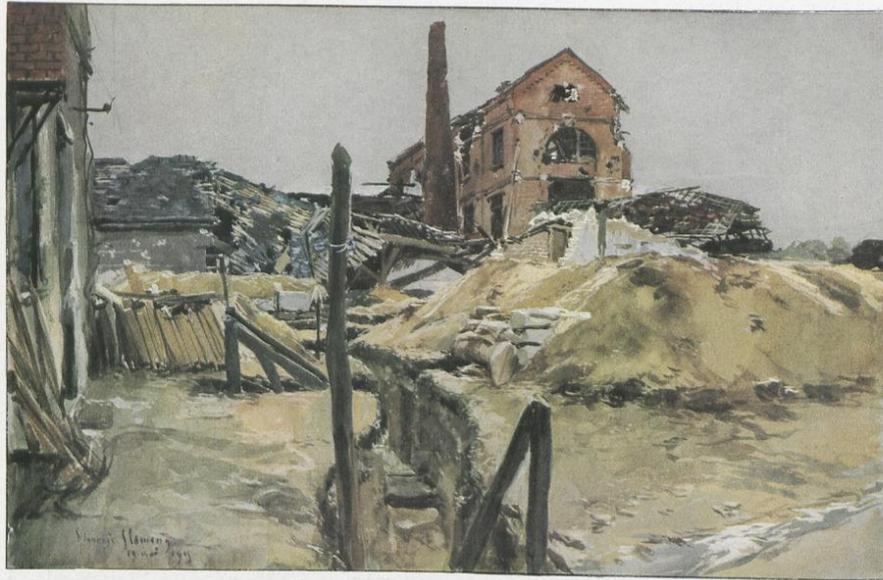
CROQUIS DE GUERRE par FRANÇOIS FLAMENG.

L'ILLUSTRATION



Les Ruines de Saint-Jean-des-Vignes, à Soissons.

L'ILLUSTRATION



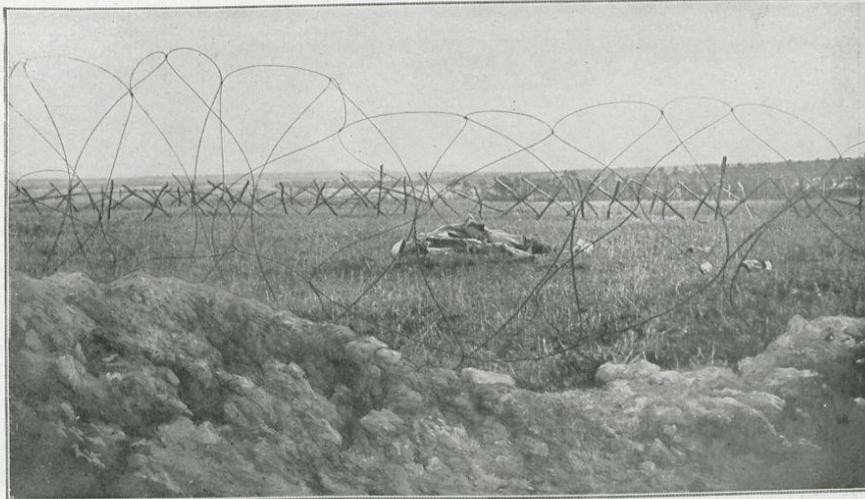
Boyau conduisant à des Bâtiments d'Usine.



Cour d'Usine barricadée.

DEVANT UNE DE NOS TRANCHÉES

209



Ce ruban de terre, entre la tranchée allemande et la tranchée française que défendent leurs réseaux de « barbelés » respectifs, est inaccessible à tout vivant; il n'appartient qu'aux cadavres qu'il faut abandonner : ici, un cadavre allemand.

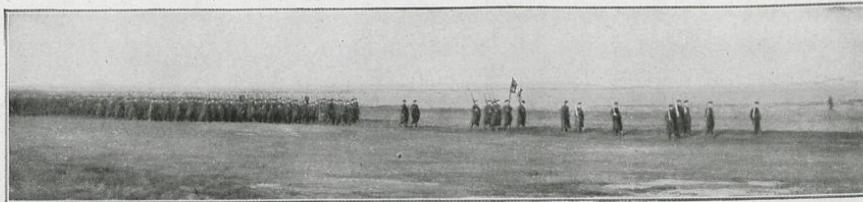
LE DRAPEAU DES FUSILIERS MARINS



L'état-major des fusiliers;
en avant, au centre, l'amiral Ronarc'h.



Derrière le « général » des combattants d'Ypres et de Dixmude,
le drapeau et son piquet d'honneur.



Le défilé de la brigade précédée pour la première fois de son drapeau.

Lancée par M. Maurice Barrès, appuyée par toute la presse française, après les émouvantes prouesses des marins dans les Flandres, l'idée de donner un drapeau aux fusiliers marins reçut sa consécration le 15 janvier. Ce fut à Cassel que le président de la République et M. Augagneur, ministre de la Marine, remirent à la brigade navale l'emblème qu'elle avait si glorieusement gagné.

210

FUNÉRAILLES DE BRAVES

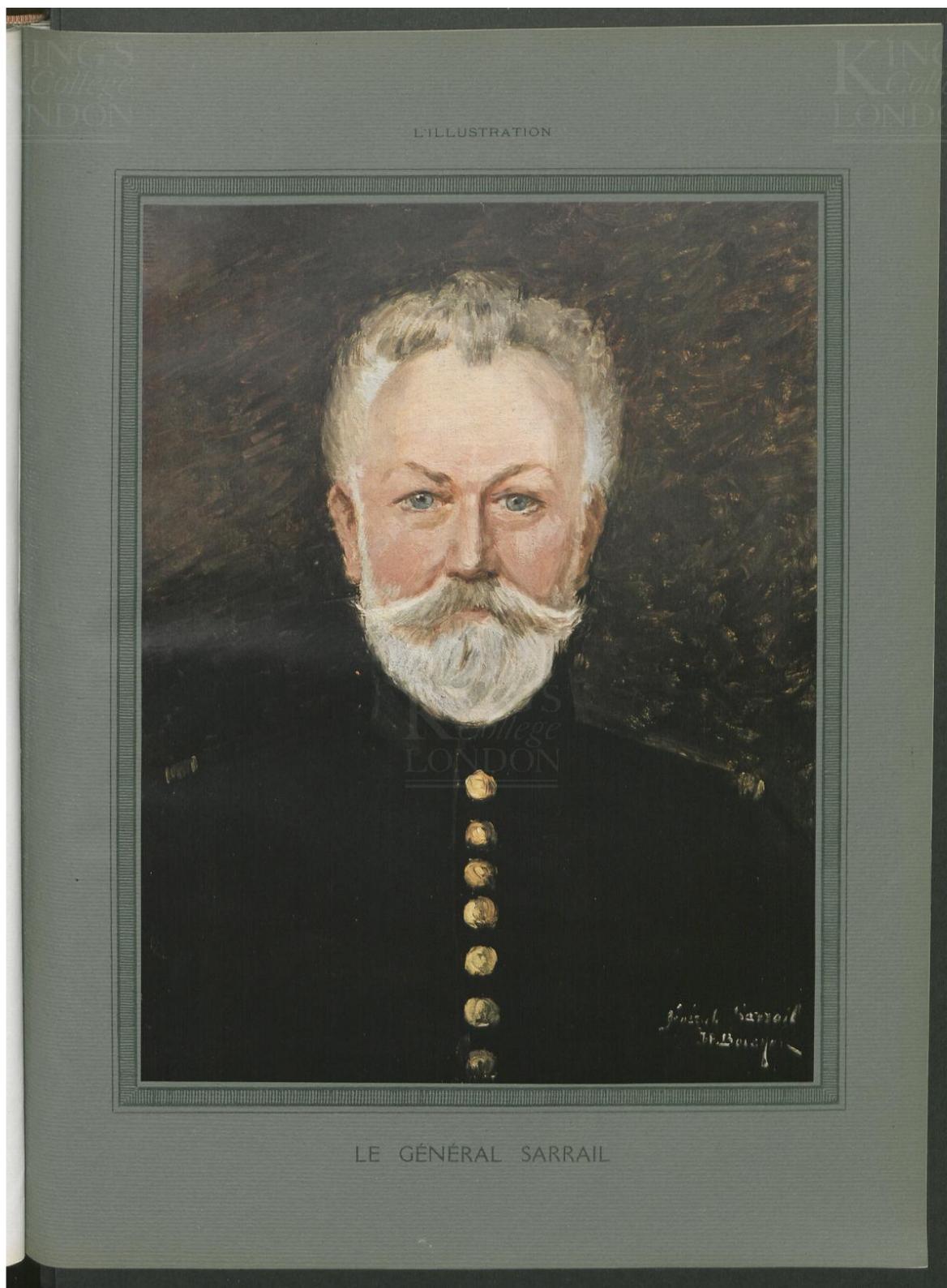


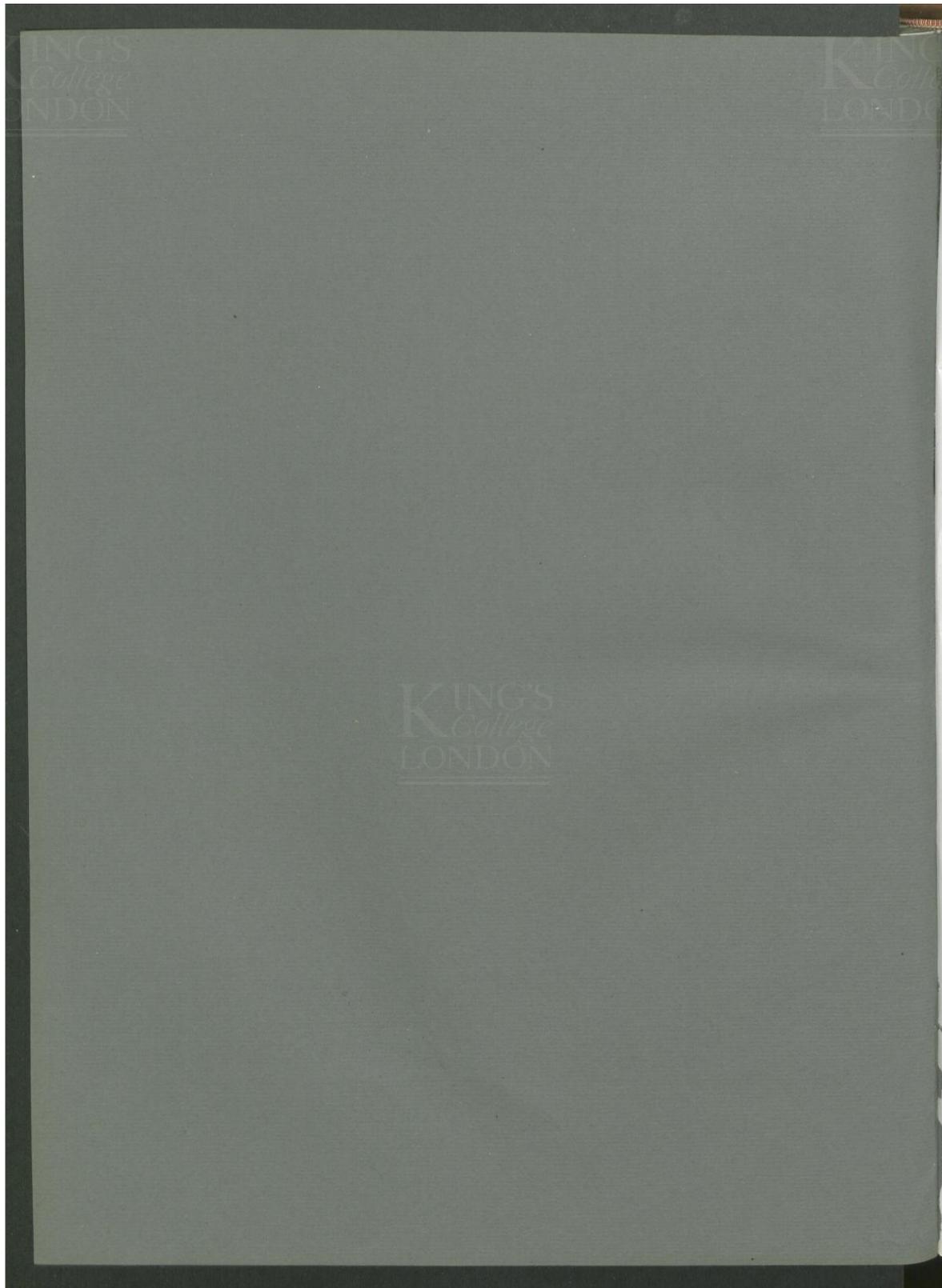
On n'a pu trouver de cercueils pour ces deux morts, enveloppés d'un drap, que des brancardiers conduisent à l'enclos du dernier sommeil où reposent leurs camarades tombés avant eux ! Mais un aumônier bénira, avant l'ensevelissement, les émouvantes dépouilles.

LA GUERRE DE MINES



L'explosion d'une mine sous une tranchée allemande dans les Hauts-de-Meuse : on ne connaît encore que la mine, aux résultats incomplets, pour rompre les réseaux de « barbelés » et supprimer les ouvrages difficiles.



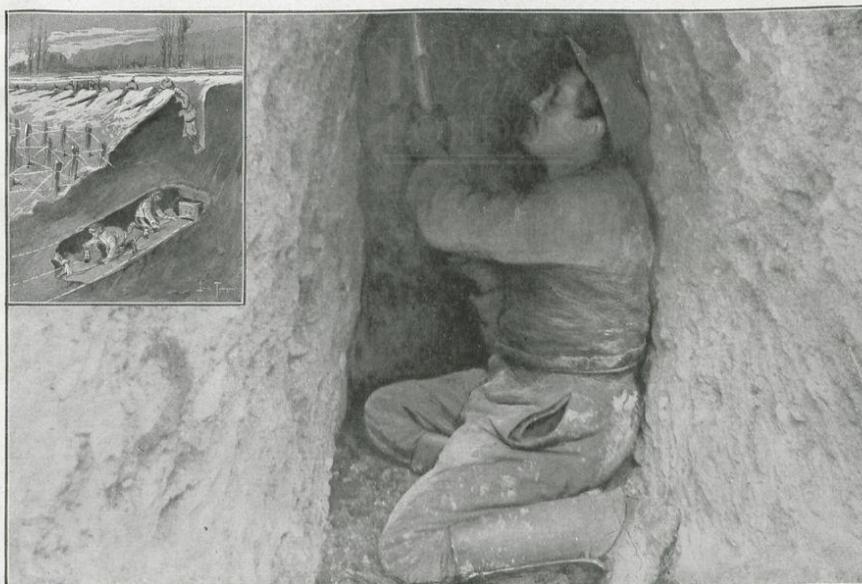


PRÉCIEUX AUXILIAIRES

213

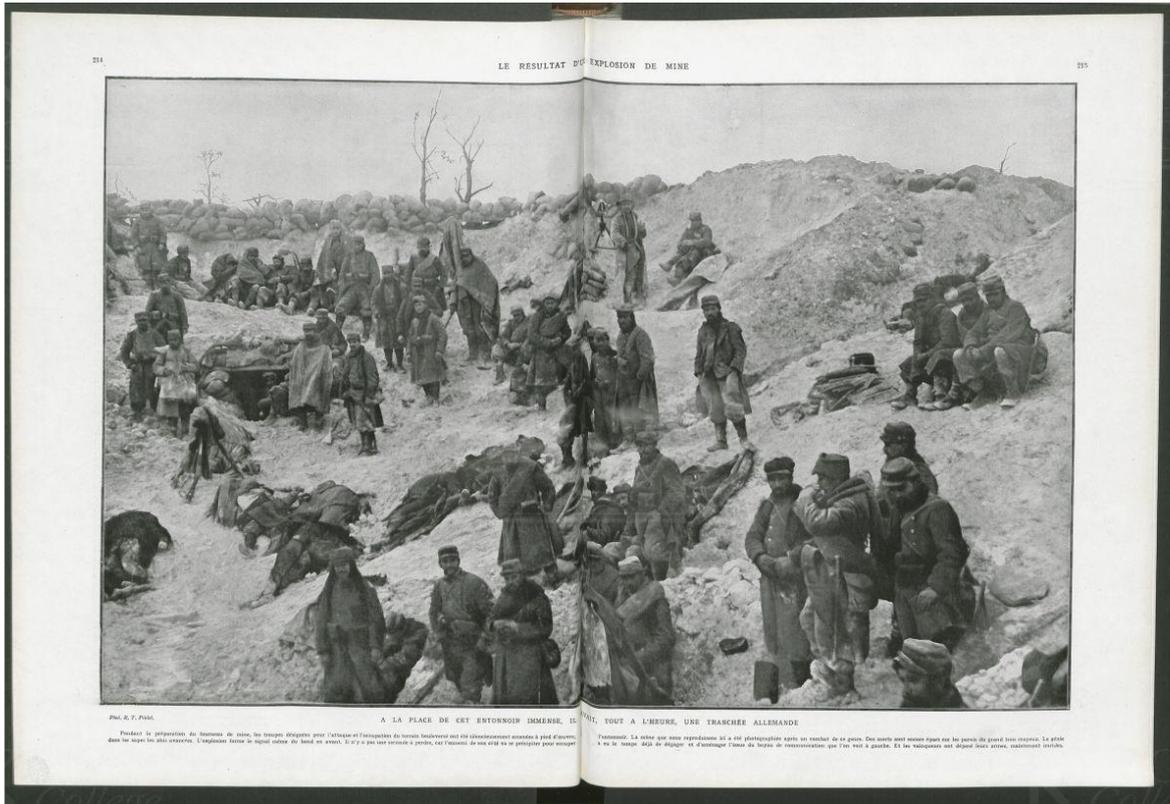


Un lâcher de pigeons, sur la ligne de feu, par deux hommes des Colombiers militaires.



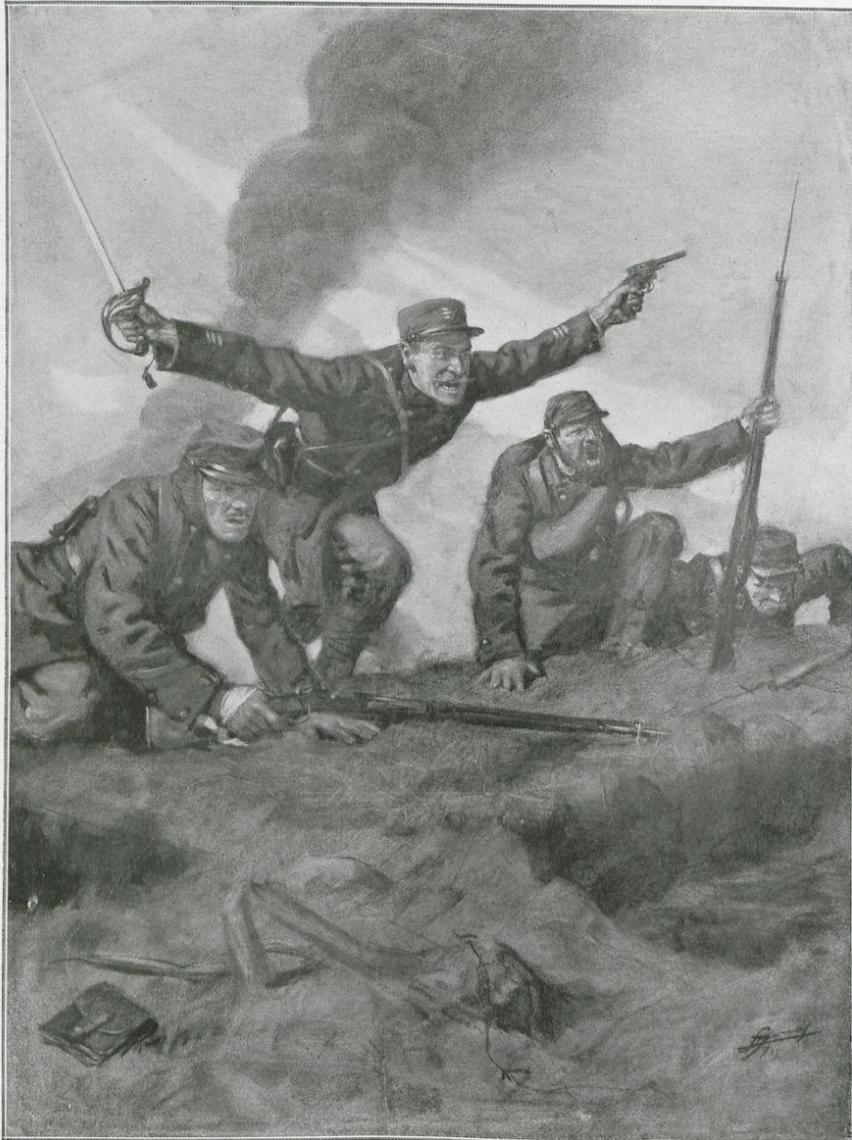
Un sapeur-mineur à son obscur et périlleux travail dans une galerie.
Le schéma, en haut, montre l'achèvement de la préparation d'un fourneau de mine.

216



216

EN CHAMPAGNE



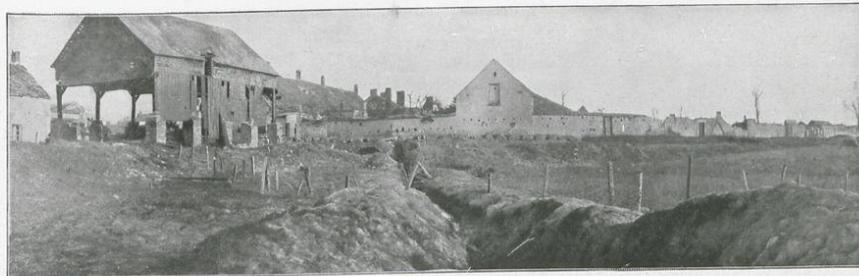
LE 16 FÉVRIER 1915, NOS TROUPES SORTENT DES TRANCHÉES APRÈS LA PRÉPARATION D'ARTILLERIE
Dessin de LUCIEN JONAS.

L'intérêt est apparu à notre état-major de soulager nos alliés russes, en fixant les effectifs ennemis sur le front d'Occident. Déjà, à partir du 15 décembre, l'armée de Langie de Cary, par une série d'attaques énergiques, a poussé en avant de deux à trois kilomètres sur la ligne de Perthes-Hurlus, Beauséjour et Massiges. Le 16 février, une bataille violente est

engagée par les nôtres sur le même front depuis Souain. Quand elle prendra fin, en mars, après des épisodes magnifiques à l'actif de nos troupes, nous aurons gagné de 18 à 20 kilomètres carrés, pris 2.000 prisonniers et du matériel, détruit deux régiments de la Garde et obligé l'ennemi à engager cinq corps d'armée qui laissèrent 10.000 morts sur le terrain.

A PERTHES-LES-HURLUS

217



L'accès du village est défendu par des tranchées et des réseaux de fil de fer barbelés; le mur d'une ferme qui en commande l'entrée a été percé de meurtrières.



Derrière chacune de ces meurtrières se tient un de nos soldats.

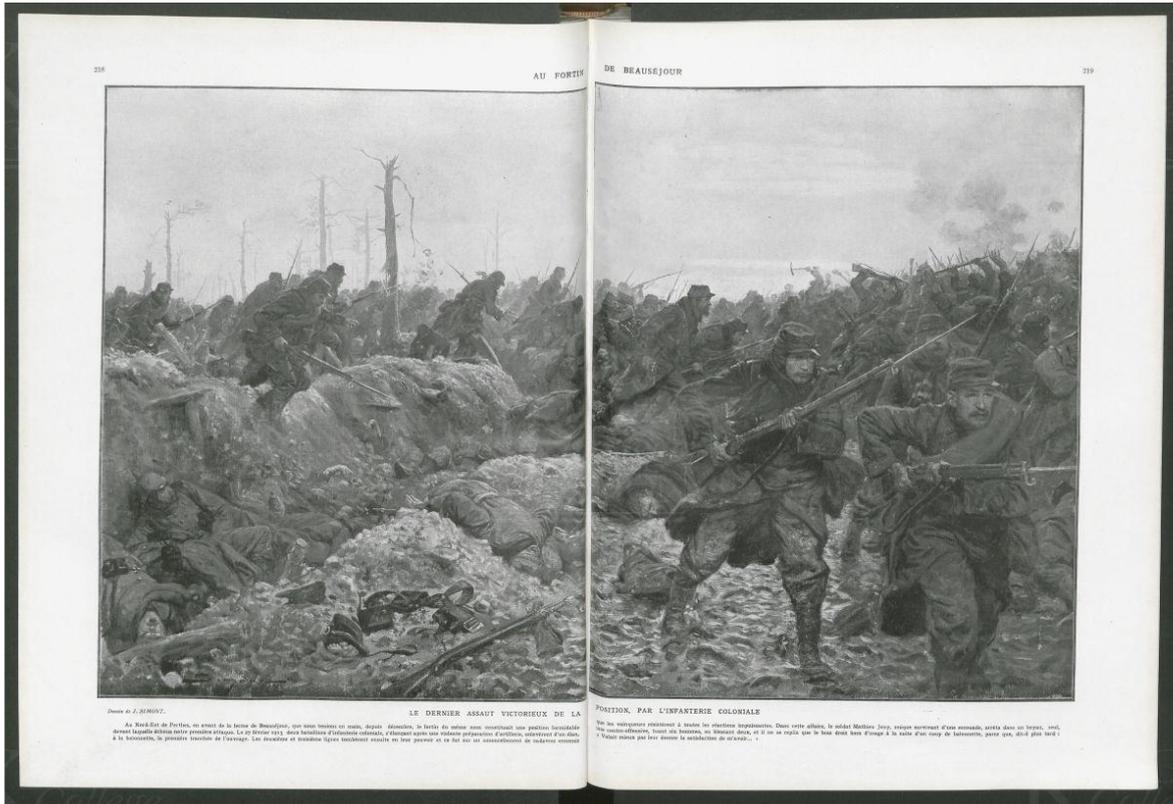


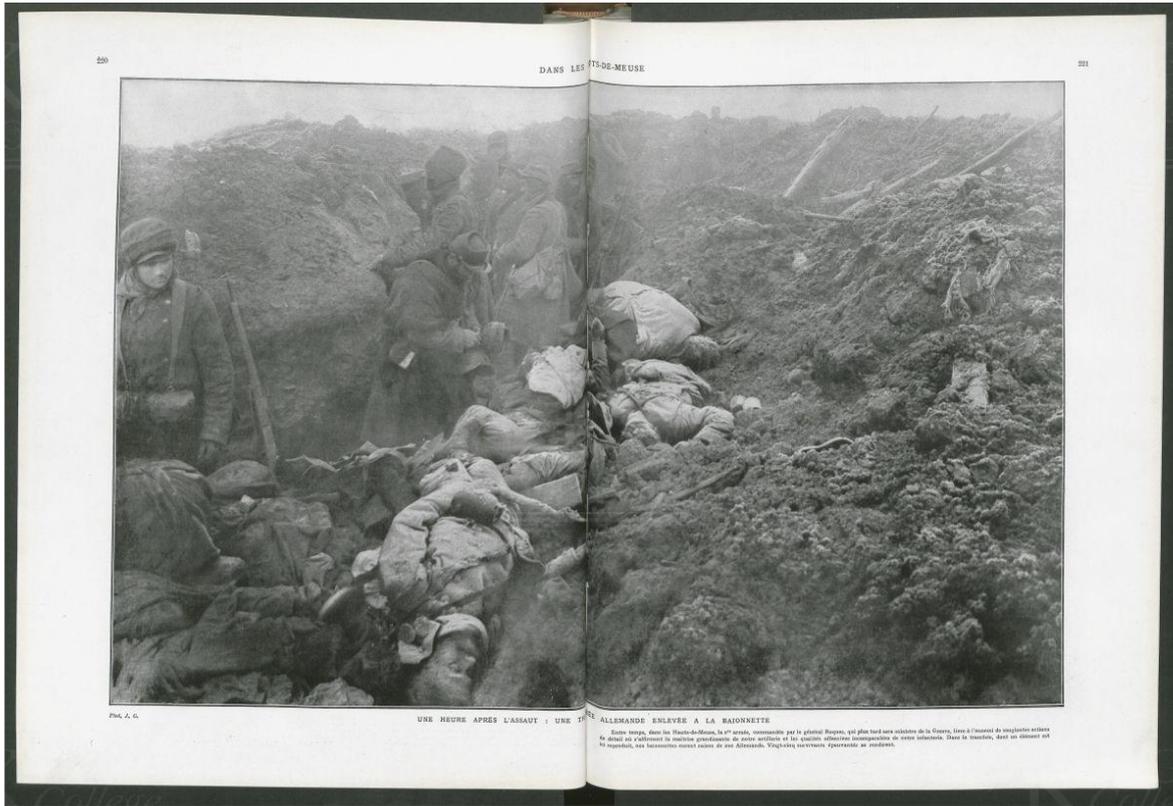
Une maison et la rue de l'Eglise à Perthes-les-Hurlus.



La campagne, aux abords du bourg : la terre végétale est retournée, les arbres mutilés; des branchages épars jonchent le sol.

27





992

DANS LES HAUTS-DE-MEUSE



Un autre succès dans la même région : une tranchée allemande bouleversée au moyen de mines et conquise à la baïonnette.



Nos hommes retirent, de la tranchée conquise, les cadavres allemands.



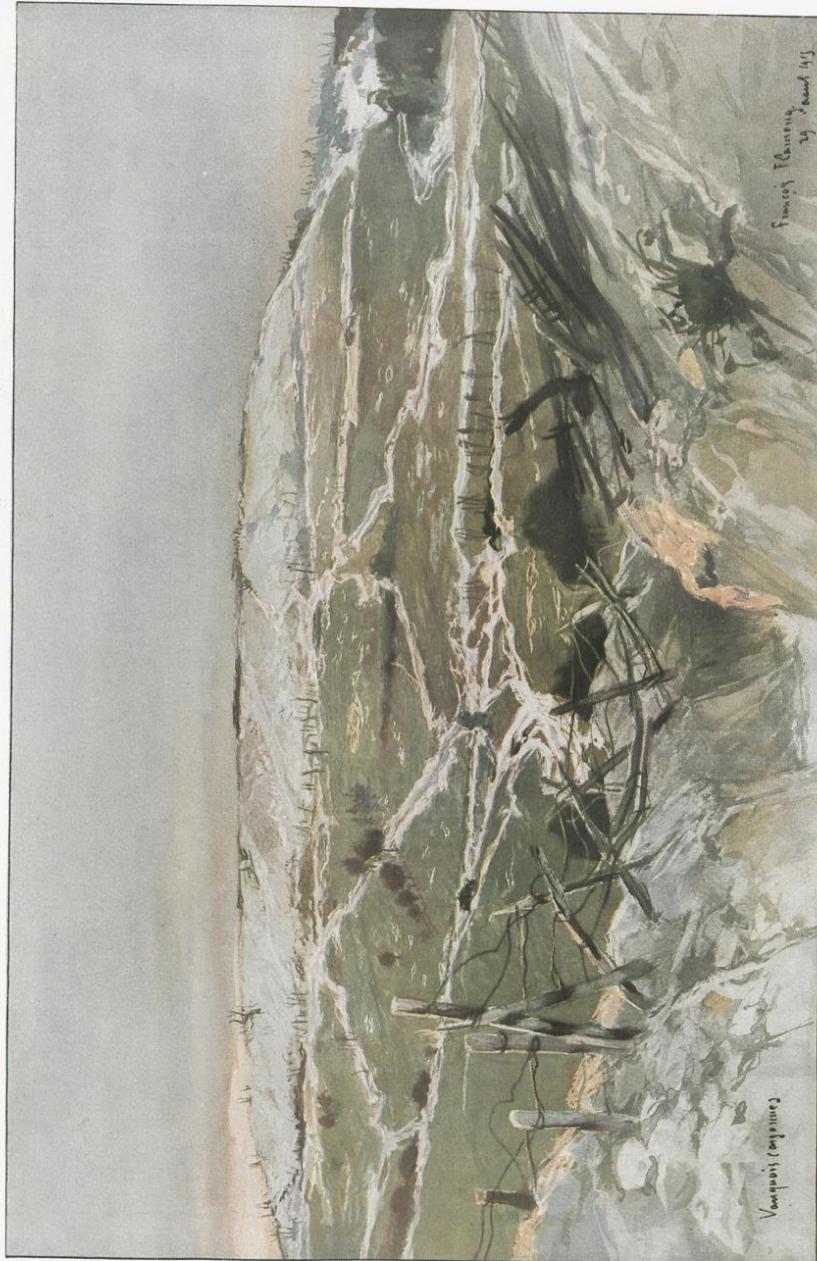
Des sapeurs viennent de rejoindre et de sauver un blessé qui gisait, depuis deux jours, en avant des lignes.

EN ARGONNE



L'Eglise de Clermont-en-Argonne.

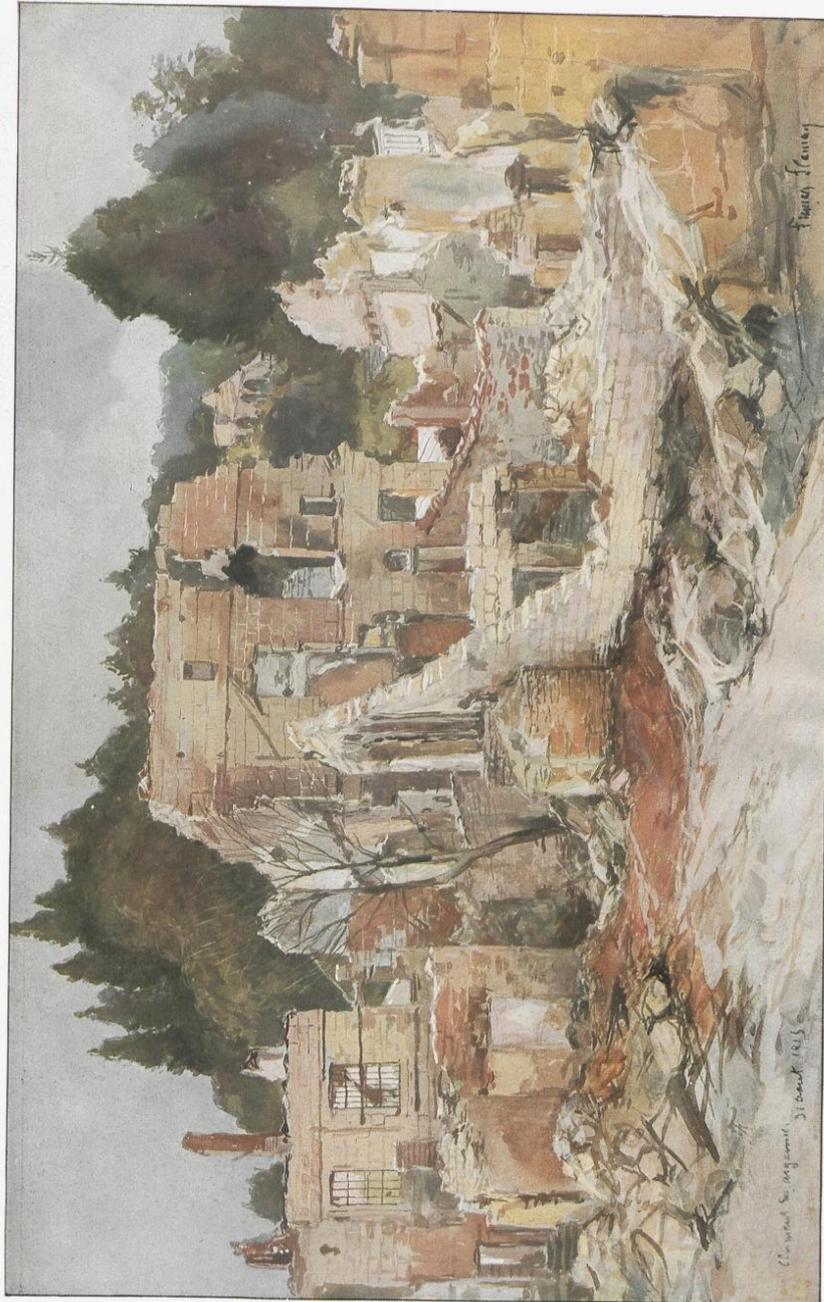
CROQUIS DE GUERRE par FRANÇOIS FLAMENG.



Vauquois.



Le Four de Paris.



Clermont-en-Argonne.

EN ARGONNE

227



Sur le front de l'armée Sarrail, qui s'est attaquée, le 17 février 1915, au massif de Vauquois : le général Joffre, vu de dos, en tunique claire, devant le panorama fermé à l'horizon par les éperons des Eparges et des Combres.



Du haut d'un observatoire que dissimule un abatis de branchages, le commandant en chef suit le combat sur la carte.
Phot. S. d'A.

Vauquois fut emporté par les attaques définitives des 28 et 29 février. Dans le village, où eurent lieu des luttes furieuses, tomba le 16 mars le soldat de 2^e classe Collignon, conseiller d'Etat, ancien secrétaire général

de la présidence de la République, officier de la Légion d'honneur, engagé volontaire à 58 ans au régiment de La Tour d'Auvergne, le 46^e d'infanterie, dont il était le porte-drapeau.

228

AUX ÉPARGES



Avant l'attaque : pendant la préparation d'artillerie, les hommes sont rassemblés dans les boyaux de départ.



Au signal, les troupes ont bondi des boyaux et s'avancent dans le terrain bouleversé où mille obstacles entravent leur marche.

AUX ÉPARGES

229



Progressant sous la mitraille, les sections de tête arrivent sur la position que les Allemands viennent d'abandonner.



Elles s'y installent et s'y organisent pour repousser l'invariable contre-attaque allemande. Ce sera au cours d'une de ces réactions de l'ennemi que, le 6 avril, au Bois Brûlé, l'adjudant Péricard lancera son cri immortel : « Debout les morts ! »

28

230

AUX EPARGES



Le transport des blessés sur les pentes boisées des Eparges.



Ceux qui sont en état de marcher rejoignent l'ambulance par leurs moyens : les moins atteints soutiennent les plus chancelants.
Phot. J. C.

AUX ÉPARGES

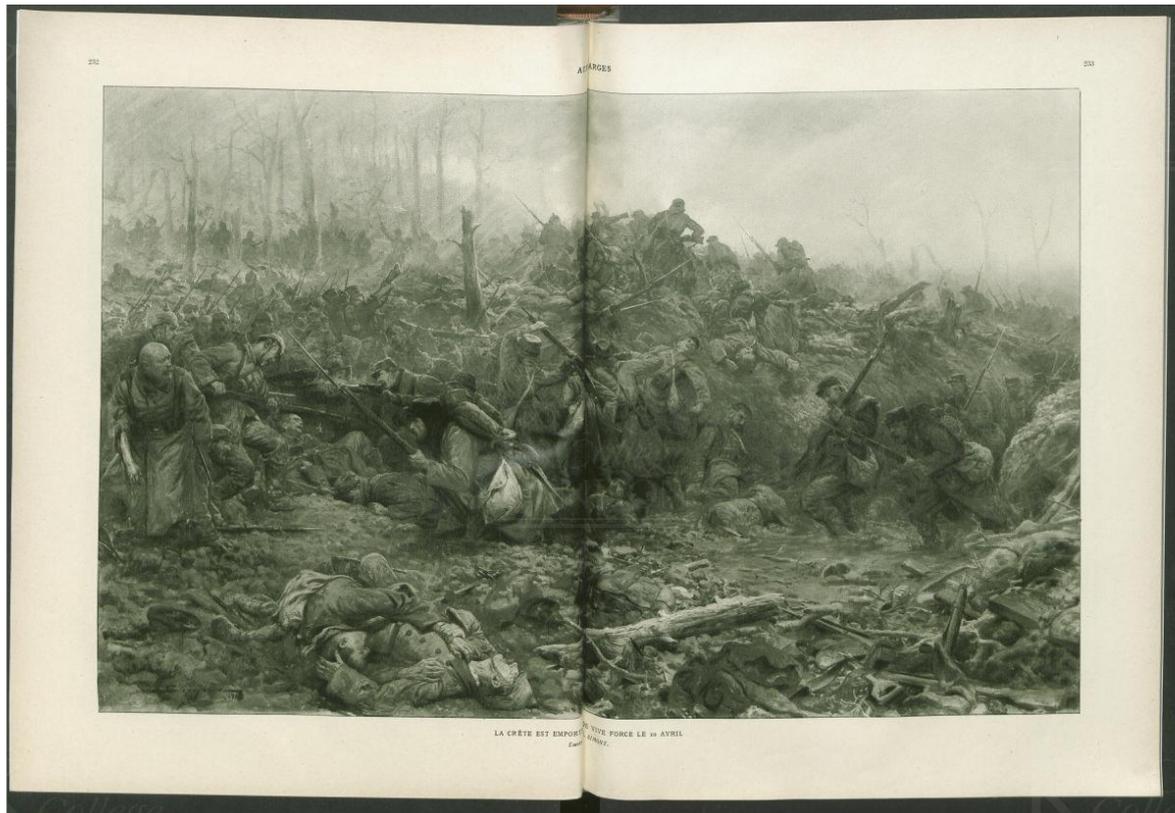
291



Après l'enlèvement d'assaut d'une tranchée allemande avoisinant le sommet de la crête : on tire sur les fuyards.



Resté maître d'un boyau, à 30 mètres, l'ennemi lance des grenades ; au fond, la fumée produite par l'explosion d'un de ces projectiles.



234

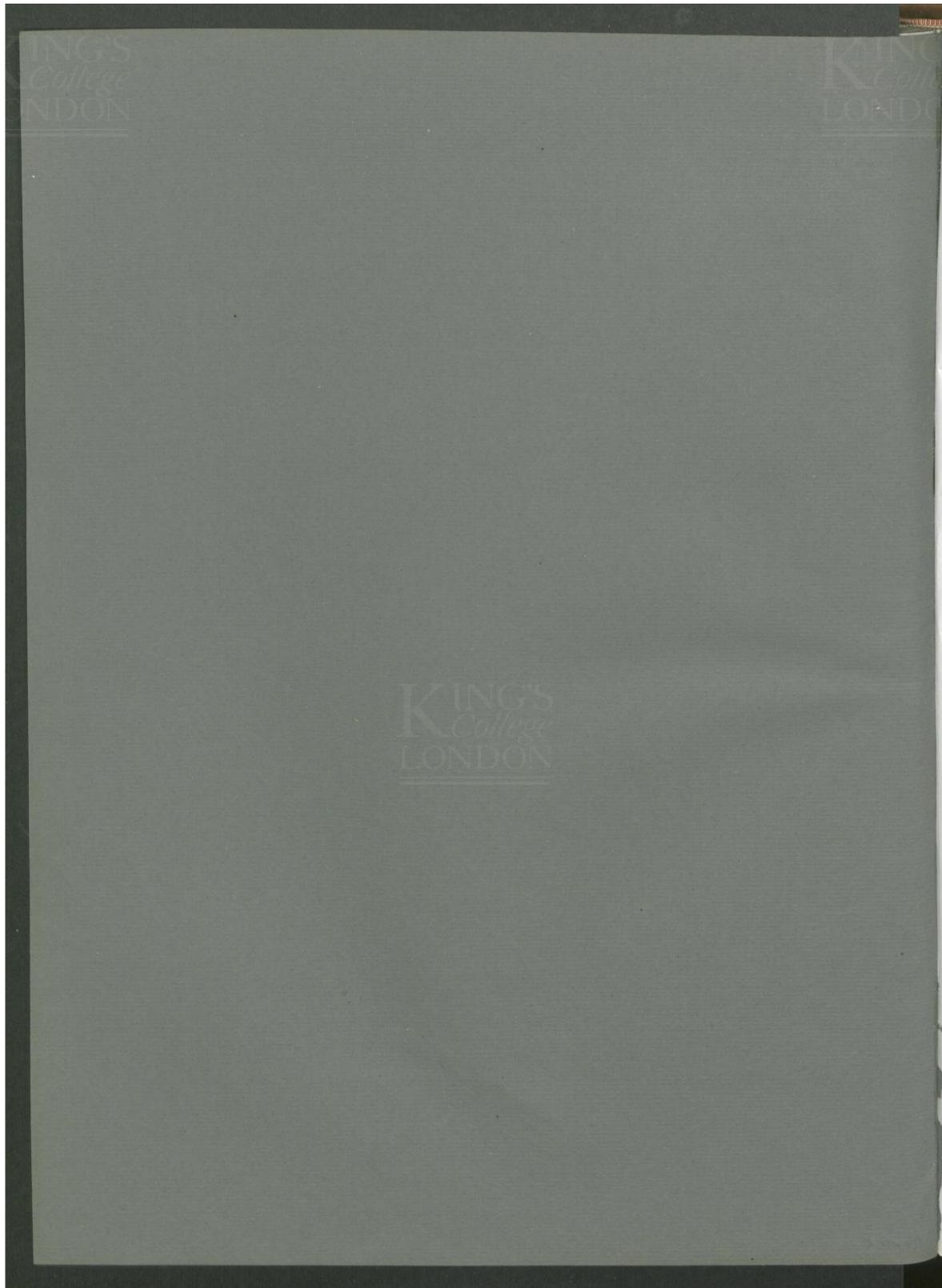
UN " RESCAPÉ " DES ÉPARGES



Vers le sommet de la crête, en ce paysage lunaire, un Allemand vient d'être retrouvé seul vivant parmi un monceau de morts. La terreur l'a rendu inerte et son visage hagard est d'un curieux contraste auprès des vivantes têtes des nôtres qui l'encadrent et qui sortent, eux aussi, des affres du combat. A gauche, un buste émerge du sol boueux : c'est le haut du corps d'un robuste fantassin, debout dans un boyau et revêtu

d'une peau de mouton taillée en chasuble. La conquête des Eparges avait nécessité six semaines de combats acharnés. L'ennemi se cramponnait au sol avec une énergie tenace, revenant avec obstination sur la position d'où il venait d'être chassé. Les pertes furent lourdes de part et d'autre : sur certains points, la boue était si liquide et si profonde que plusieurs de nos soldats s'y noyèrent.





DEUX GÉNÉRAUX ATTEINTS PAR LA MÊME BALLE

237

Général de Villaret.

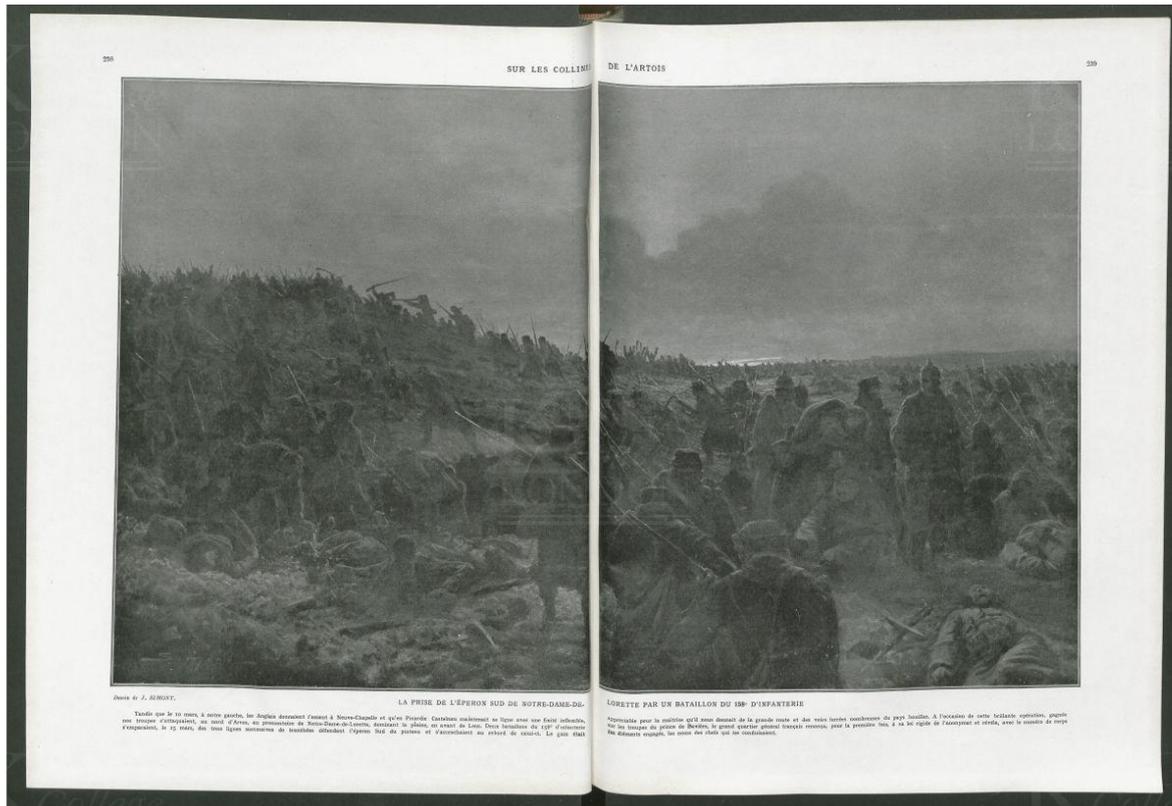
Général Maunoury.



Le 12 mars 1915, le général Maunoury, commandant la 6^e armée, et un des commandants de corps d'armée, le général de Villaret, visitaient ensemble la tranchée de première ligne que nous reproduisons ici. Le général Maunoury observait la ligne ennemie par la meurtrière ronde, percée dans un bouclier d'acier, que désigne de son fusil un soldat, en haut et

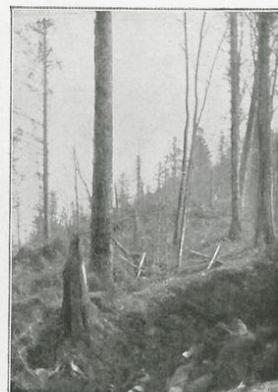
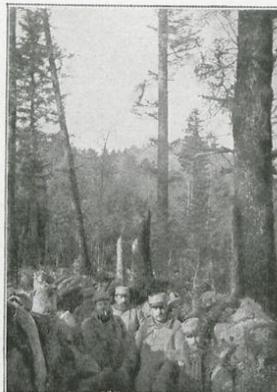
vers le centre du ciché. Le général de Villaret était debout, immédiatement derrière lui. Une balle pénétrant par la meurtrière atteignit à l'œil gauche le général Maunoury et ensuite, au front, le général de Villaret. Si le second devait rapidement guérir de sa blessure, le vainqueur de l'Ourcq était condamné par la sienne à une cécité qui a fini par devenir complète.

30

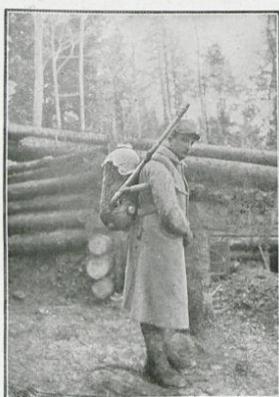


240

EN ALSACE



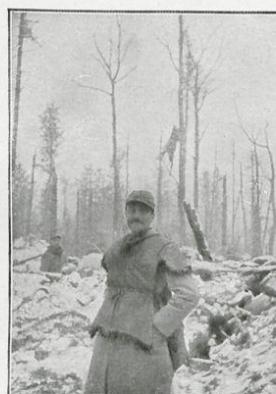
Lignes de tranchées et éléments de blockhaus enlevés et occupés par nos troupes sur l'Hartmannswillerkopf, le 17 mars 1915.



Une prise : appareil allemand servant à projeter du goudron enflammé.



Au sommet de l'Hartmannswiller : un cadavre allemand sur un parapet.



Le soir du 26, une neige abondante servit de linceul aux cadavres.



Les bois de l'Hartmannswiller après l'enlèvement du sommet.

La perte, en janvier de l'Hartmannswillerkopf, où une grand'garde s'était laissé surprendre, pouvait entraîner une grave menace pour la plaine d'Alsace que ce sommet domine de 600 mètres, au Nord de Steinbach. Le 28 février, les chasseurs du général Serret, aidés d'éléments d'infanterie,



Une chapelle rustique dans la forêt pour abriter nos morts.

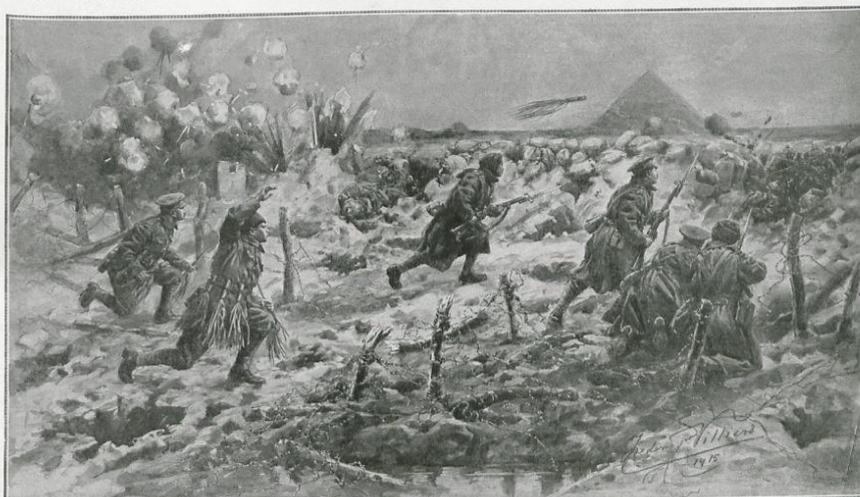
partaient à l'attaque du mont. Le 26 mars, ils en atteignaient la tête après avoir triomphé des pires difficultés accumulées par la nature et une valeureuse défense. L'ennemi y perdit 700 morts, 400 prisonniers et un matériel important.



Devant Neuve-Chapelle : le rassemblement nocturne de l'infanterie britannique. — Dessin de Frédéric Villiers.

Le 10 mars, au jour, après une préparation d'artillerie aussi coûteuse en munitions que la guerre du Transvaal tout entière, les troupes britanniques se jetèrent à l'attaque de Neuve-Chapelle qu'elles enlevèrent. Les forces anglo-indiennes engagées dans l'opération avaient été rassemblées

dans la nuit de manière à ce que leur concentration échappât aux observateurs aériens allemands. Elles étaient guidées vers leurs points de départ par des panneaux fichés dans le sol, peints en blanc dans le sens de leur marche et, sur l'autre face, de teinte neutre pour rester invisibles à l'ennemi.



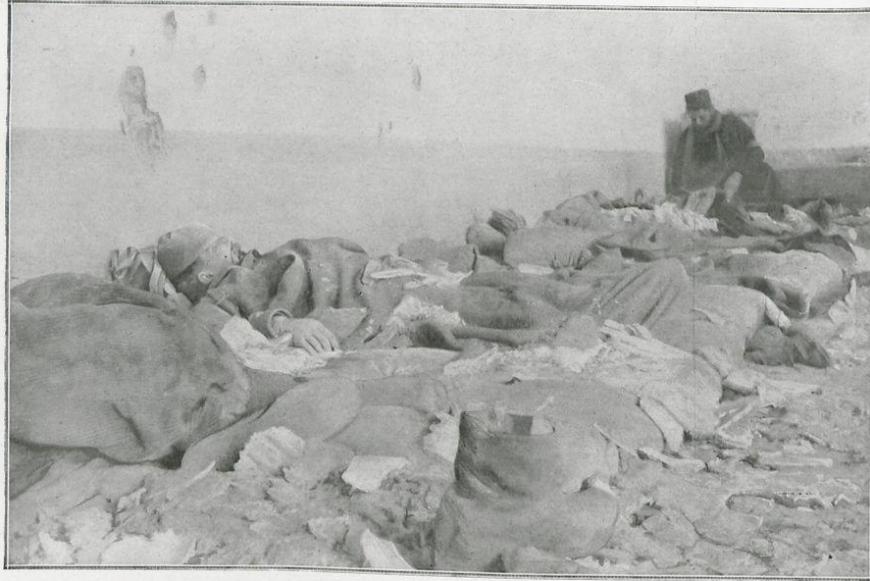
Une attaque anglaise à la baïonnette et à la grenade.

En trois jours, nos alliés prirent 1.700 prisonniers, avancèrent de 2 kilomètres, mirent 18.000 ennemis hors de combat. Ils avaient adopté la méthode de combat suivante : dans les brèches ouvertes par l'artillerie à travers les retranchements allemands, ils jetaient des sections de quatre ou six hommes chargeant à la baïonnette et suivis de deux lanceurs de

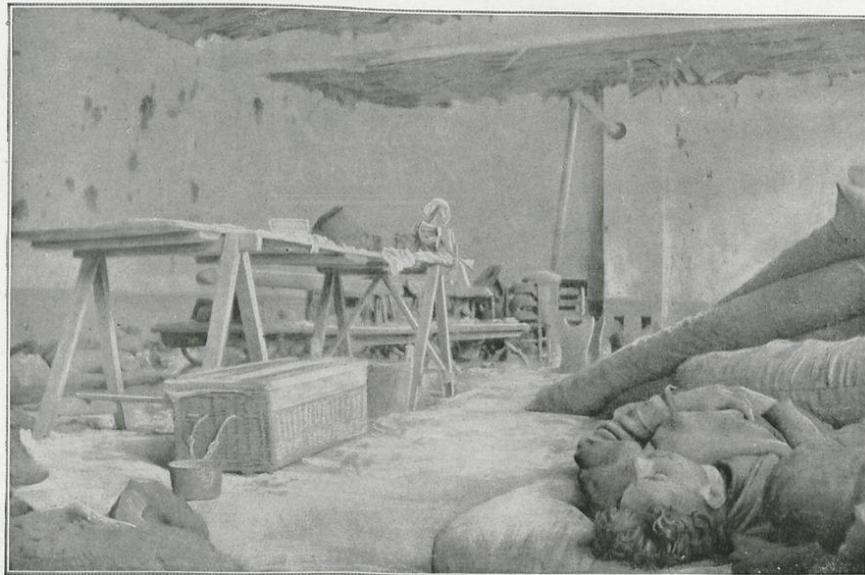
bombes à main ou grenades. Celles-ci présentaient la forme de courtes fusées munies de lanières formant queue et assurant l'équilibre de la grenade lancée vers son but. Avec ces sortes de touets accrochés autour de leur ceinture, les bombardiers avaient l'apparence de highlanders vêtus du kilt. (Dessin de Frid. Villiers, correspondant de The Illustrated London News).

242

LE BOMBARDEMENT DE L'HOPITAL D'YPRES



La salle où, de trente-deux blessés alités, deux seulement furent épargnés.



Une autre vue de la même salle, prise aussitôt après l'évacuation des blessés encore vivants.

Au début de mars 1915, l'ennemi bombardait, avec une pièce de 305, l'hôpital d'Ypres, malgré la protection du pavillon de la Croix-Rouge qui flottait sur l'édifice où était installé un poste de secours. L'attentat était voulu. On remarqua que la pièce rectifiait successivement son tir jusqu'au

moment où un projectile atteignit, enfin, le premier étage du bâtiment, qui fut entièrement détruit, tandis qu'au rez-de-chaussée, où trente-deux zouaves grands blessés étaient en traitement, trente de ces malheureux recevaient de nouvelles blessures; quinze succombèrent.

HORS DE PORTÉE DE L'ARTILLERIE ALLEMANDE

243

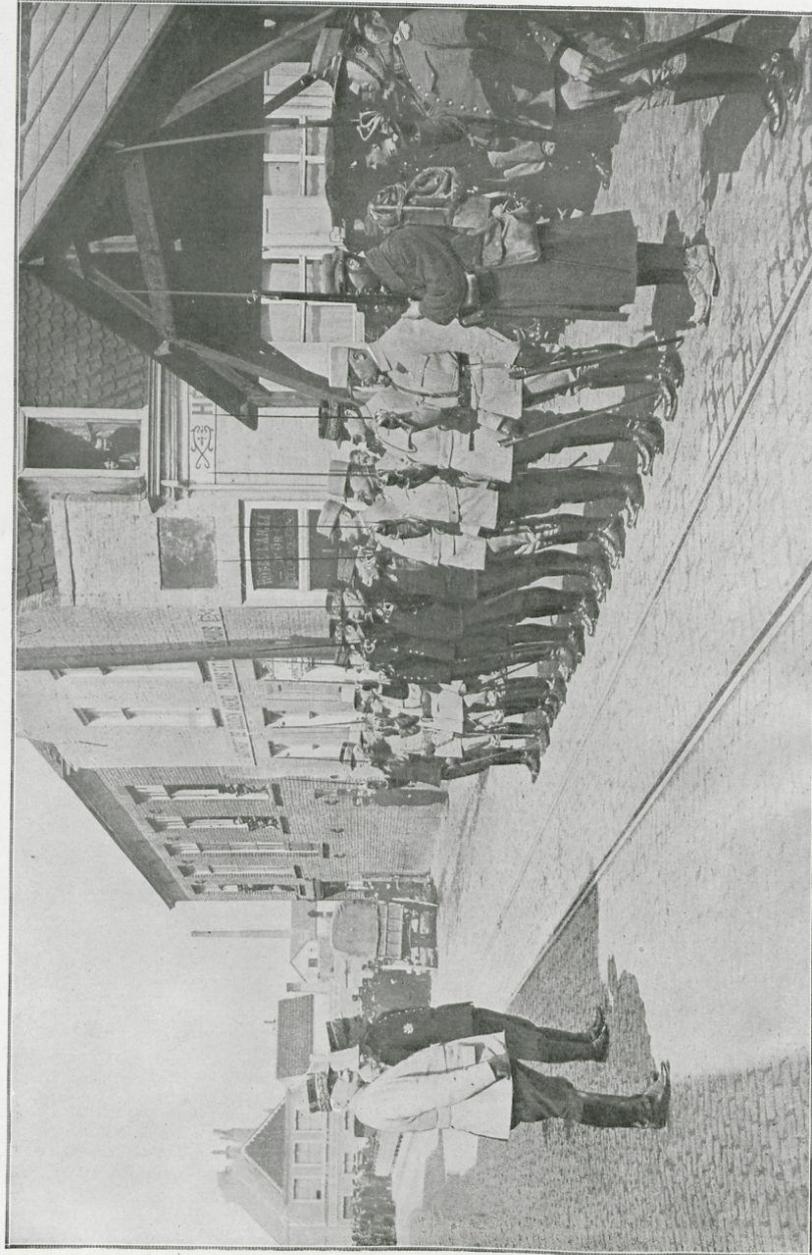


UNE AMBULANCE DE L'AVANT, DANS LA NEF D'UNE ÉGLISE RURALE

Chaque fois que cela leur fut possible, nos services sanitaires durent adopter des emplacements assez à l'arrière pour être hors de portée d'une artillerie qui ne respectait aucune des lois de l'humanité.

244

UNE SOLENNITÉ MILITAIRE UNIQUE



UN HOMME DE TROUPE ALIGNÉ AVEC DOUZE GÉNÉRAUX, A ROUSSBRUGGE.

A la gauche de douze généraux et sur le même rang que ces grands chefs, le soldat Ernest Klein, pour avoir, dans des conditions particulièrement périlleuses, sauvé sous le feu son sergent blessé, va recevoir du général Joffre la Médaille militaire et l'accolade qui en accompagne, désormais, la remise. On reconnaît auprès du généralissime, le général Foch. A l'extrême-droite de la ligne des récipiendaires se tient le général Bédouin, le commandant du glorieux 20^e corps. A la droite du soldat Klein, les généraux Nourrisson et Ayoub, ce dernier coiffe du képi rouge. — *Photo S. d'A.*